

A. Retel-Laurentin rend compte d'un terrain plus colonial : les commentaires des confrères ethnologues, administrateurs, médecins face à son projet et l'ambiance politique d'avant l'indépendance y sont bien rendus.

Plus d'enfants chez les Nzakara, mais des vieux, des infirmes, des malades. Les cases tombent en ruine, les femmes font des fausses-couches, les enfants meurent. Les villages se vident également de cabris, poulets et de tout ce qui crée la vie. La colonisation est en fin de compte largement responsable des maladies et de l'infécondité nzakara. Mais les administrateurs et médecins incriminent les femmes qui, disent-ils, courent différents maris et utilisent des plantes pour avorter.

A. Retel-Laurentin situe les croyances concernant la procréation et la grossesse chez les Nzakara. C'est le manquement aux ancêtres qui provoque les fausses-couches, d'où un renouveau de culte aux ancêtres. L'auteur parle aussi des pratiques d'hygiène et des cures locales. Tout au long du texte éclate cette misère de ne pas avoir d'enfants, ou des enfants malades, malformés et cette demande incessante, angoissante à la femme européenne médecin. A. Retel-Laurentin dit aussi ses succès, ses échecs, dont le moindre n'est pas l'impact au niveau pratique des résultats de sa recherche.

A. Deluz enfin, dans « féminin nocturne », restitue textuellement la parole aux femmes guro dans les chants funéraires. Mise du côté des hommes par les femmes, elle était exclue des secrets féminins. « J'ai compris que je pouvais entendre la parole des femmes guro, non pas dans un dialogue impossible, mais là où elle la prennent, c'est-à-dire lors des funérailles, où les normes sociales sont abolies, et où le village appartient aux femmes. Des adolescentes aux vieilles, elles font ce qui leur plaît : chanter, danser, invectiver d'autres femmes, se dénuder, mimer le coït, insulter les hommes, tromper leurs maris ».

Ces chants révèlent les revendications féminines et disent la souffrance d'être femme. Notons au passage que cette parole est publique et tout aussi accessible à des hommes qu'à des femmes.

Ce livre écrit pour le grand public, a aussi, ironie, un aspect didactique professionnel important : comment resituer dans un travail une dimension oubliée.

Espérons qu'il ne restera pas à usage intrasexuel.

Chantal Collard  
Université Laval

Michel DESGAGNÉS : *Les goélettes de Charlevoix*, Ottawa, Leméac, 1977, 182 p., 66 planches, 5 tableaux, 2 cartes, ill., gloss., append., bibl.

Consacré presque intégralement à la construction traditionnelle des bateaux de bois dans le comté québécois de Charlevoix – sur la côte nord de l'estuaire moyen du Saint-Laurent – cet ouvrage répond à une double attente. Ethnologique d'abord, par son attention à décrire la vie et le geste des bâtisseurs en donnant une large place aux termes vernaculaires – et technologique, par la qualité des planches et photographies qui illustrent abondamment un texte précis et documenté à des sources orales de premier ordre.